

# **Le perroquet qui bégayait**

Illustration de couverture : Magalie Foutrier  
Illustrations intérieures : Le Livre de Poche Jeunesse studio / Shutterstock  
Portraits : Nicolas Carmine

© 1972, Franckh-Kosmos Verlags-GmbH & Co. KG, Stuttgart, Germany  
(first German publication)

Original German title : *Arthur, Die drei ??? und der Super-Papagei* (Vol. 8)

Original title of the English Original :

*The Mystery of the Stuttering Parrot* [publ. 1964]

Published with the permission of the University of Michigan, US.

© Librairie Générale Française, 1981, et 2025, pour la présente édition.

ALFRED HITCHCOCK

# **Le perroquet qui bégayait**

Traduit de l'américain par Vladimir Volkoff





## Présentation de la collection par **Titiou Lecoq**

---

**J**'étais une enfant qui aimait les livres. Le jour où j'ai découvert qu'en écrire était un métier, j'ai su que j'avais trouvé le travail de mes rêves. Plus tard, devenue mère, j'ai voulu partager ma passion avec mes enfants. J'ai passé de nombreuses soirées à leur faire la lecture.

Quand mon fils aîné a eu dix ans, je lui ai prêté un roman que j'avais adoré à son âge. C'était l'histoire d'une adolescente américaine qui racontait sa vie quotidienne à New York en 1972. Mais allait-il plaire à un garçon français en 2022 ?

Il l'a dévoré. J'ai alors eu l'idée d'une collection au concept simple. Demander à des autrices et des auteurs adultes quel livre avait marqué leurs dix ans et le republier.



*Parce que le livre que l'on aime à dix ans, ce n'est pas seulement un bon moment que l'on passe, c'est une langue qui s'inscrit en vous, c'est l'ouverture vers l'ailleurs, c'est l'amour de la littérature, c'est un imaginaire qui ne vous quittera plus jamais, c'est ce qui fera de vous pour l'avenir un lecteur ou une lectrice, et parfois une autrice ou un auteur.*

Bienvenue dans  
le livre des dix ans de  
**Nicolas Mathieu.**



*Le Livre de mes 10 ans*

## Le choix de **Nicolas Mathieu**

---

**D**evenir un lecteur, une lectrice, c'est d'abord lire enfant. C'est connaître très tôt le délice de ces solitudes-là, peuplées, agitées d'aventures et d'îles désertes, c'est vivre des mercredis après-midi allongés sur son lit quand il fait moche dehors, fouiner dans les bibliothèques municipales et repartir électrisé, un gros sac à dos rempli, c'est tomber sur des bouquins qui ne sont pas de votre âge, c'est pactiser avec la fiction, vivre plus que sa vie, rêver plus que ses rêves, ancrer en soi des mondes indéracinables qui vous suivront partout. C'est avoir huit, dix, douze ans et sous ses draps, la nuit, avec une lampe de poche et en secret, entretenir des amitiés avec des êtres qui existent autant que les vrais, et même parfois davantage.

*Je me souviens d'avoir découvert les livres signés Hitchcock à la fin des années 80 et de l'effet qu'ils produisirent sur moi.*



*La promesse du réalisateur était, il faut bien le dire, assez phénoménale. L'Amérique, des enquêtes, des frayeurs surtout. Après tout, Hitch n'était pas surnommé le maître du suspense pour rien et je me disais voilà des lectures qui me feront frémir. Oui, avant tout, j'avais envie d'être épouanté. Mais en réalité, la grandeur de ces livres, et du Perroquet qui bégayait en particulier, se trouvait ailleurs. Ce que je découvris dans ces pages, c'est l'énigme à ma hauteur, Sherlock Holmes et son génie de la déduction soudain tout proches. Ce que je découvris principalement, c'est un grand personnage - et dieu sait que ce n'est pas si fréquent. Un bon roman se résume souvent à cela, une rencontre. Et j'étais encore petit quand je croisai Hannibal, ce double adolescent du réalisateur de Psychose. Comme lui assez génial, encombré par son énorme silhouette, meneur et perspicace mieux que des adultes. Avec lui,*

**Un bon roman  
se résume  
souvent à cela,  
une rencontre.**

*enfin, on prenait sa revanche sur le monde des grands. On était plus malin qu'eux. Je l'ai suivi, Hannibal, de roman en roman, admiré, j'ai voulu lui ressembler et surtout avoir moi aussi une base secrète où me réfugier, un endroit bien planqué comme la caravane invisible qui sert de Quartier Général aux trois jeunes détectives. Ces désirs, avec le temps, ne se sont pas évaporés.*

*Car rien n'est moins innocent que nos premières lectures. Georges Perec nous le dit bien, qui ouvre La vie mode d'emploi sur une phrase*

de Jules Verne, souvenir d'enfance : « Regarde, de tous tes yeux regarde. »

*C'est dire comme les livres du début nous fondent, comme ils pèsent sur nos appétits à venir, à quel point leurs mots d'ordre deviennent des clefs et un horizon. Je crois que ce perroquet a bégayé pour moi quelques mots qui, au fond, résonnent encore aujourd'hui. Il m'a appris que le monde se donne à nous sous la forme d'un mystère à percer et qu'on ne l'habite jamais mieux que caché. Leçon majeure. J'espère que vous l'aimerez.*

[ ... ] le monde se donne à nous sous la forme **d'un mystère** à percer et **qu'on ne l'habite jamais mieux que caché.**





Cette histoire se déroule dans les années 1960 aux États-Unis, **une époque où il n'existait pas de portables, ni d'internet**. Pour communiquer, on n'avait que des **téléphones fixes dans les maisons dont on voyait les fils suspendus dans les rues**.

Mais il y avait déjà des enfants curieux prêts à mener des enquêtes.



## **Auant-propos**

*Les garçons qui se font appeler « Les Trois jeunes détectives » se nomment Bob Andy, Peter Crench et Hannibal Jones. Ils habitent la petite ville de Rocky, sur les bords de l'océan Pacifique, à quelques kilomètres de Hollywood.*

*Bob est un petit blond ; il a des goûts studieux, ce qui ne l'empêche pas d'aimer aussi l'aventure.*

*Peter, grand garçon sportif, aux cheveux châains, est sujet à certains accès de nervosité lorsqu'il doit faire face à un danger pressant ; mais ses muscles sont à toute épreuve.*

*Hannibal Jones... Il y a tant à dire sur Hannibal Jones que, de crainte d'exprimer des opinions qui ne seraient pas celles de ses amis, je préfère m'en tenir à l'essentiel. Hannibal Jones est plutôt gros que maigre et il prête quelquefois à son visage l'apparence de la plus parfaite stupidité. Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette apparence est trompeuse. Dans son jeune âge, il avait mérité le surnom de Gros-plein-de-soupe, que certains lui donnent encore par dérision mais qu'il a en horreur. D'une manière générale, Hannibal Jones (Babal pour les intimes) déteste qu'on se moque de lui.*

*Dans un concours, l'ami Babal a gagné l'usage (pendant trente jours) d'une magnifique Rolls ornée de dorures et dotée d'un chauffeur. Pouvant ainsi se déplacer à volonté, le jeune Jones a décidé de créer une agence de renseignements avec ses deux amis. « Détection en tout genre », tel est leur programme.*

*La base des opérations est le Paradis de la Brocante, vaste entrepôt de bric-à-brac appartenant à M. et Mme Jones – oncle Titus et tante Mathilda comme les appelle Hannibal qui habite avec eux depuis qu'il a perdu ses parents.*

*Le PC des trois jeunes détectives est situé au cœur même du bric-à-brac, dans une vieille roulotte où les garçons ont installé un bureau, ainsi qu'un laboratoire photographique. La roulotte étant complètement cachée par un amoncellement d'objets hétéroclites et inutilisables, on ne peut accéder au PC que par divers passages spécialement aménagés et dont l'existence est tenue secrète.*

*Voilà. En ce qui me concerne, j'ai fini mon travail. Si vous avez envie de faire plus ample connaissance avec les Trois jeunes détectives, poursuivez votre lecture... à vos risques et périls.*

ALFRED J. HITCHCOCK

# 1

## « Au secours !... »

« Au secours !... »

La voix qui venait de pousser ce cri était à la fois aiguë et étouffée.

« Au secours !... »

À chaque nouveau cri sortant de la vieille maison décrépie, Peter Crench sentait un frisson lui parcourir la moelle épinière. Puis, il n'y eut plus de cris : rien qu'un gargouillement étrange qui expira à son tour. Ce n'était pas moins effrayant.

Peter, grand garçon aux cheveux châtain, se tenait agenouillé près d'un palmier et observait le sentier semé de gravier qui menait à la maison.

De l'autre côté du sentier, Hannibal Jones essayait de dissimuler sa massive silhouette derrière quelques buissons.

Les deux garçons attendirent de nouveaux bruits. Mais rien ne vint. La vieille maison de style baroque, se dressant au milieu de son jardin négligé au point de ressembler à un coin de jungle tropicale, restait silencieuse.

« Babal, chuchota Peter. La personne qui a crié, c'était un homme ou une femme ? »

Hannibal secoua la tête.

« Je n'en sais rien, répondit-il. Peut-être ni l'un ni l'autre.

— Ni l'un ni l'autre ? » répéta Peter en avalant sa salive avec difficulté.

Comme il ne s'agissait sûrement pas d'un enfant, quel être mystérieux avait donc pu hurler de la sorte ? Peter préférerait ne pas examiner la question de trop près.

Les deux garçons attendaient toujours. La chaleur de cette journée d'été était oppressante.

Tout autour croissaient des palmiers, des buissons touffus, diverses espèces de fleurs jadis cultivées mais maintenant redevenues sauvages, faute de soins. La maison, en piteux état, elle aussi, appartenait à Malcolm Fentriss, l'illustre acteur spécialisé dans les pièces de Shakespeare, et retraité depuis quelque temps. M. Fentriss était un ami du célèbre Alfred Hitchcock qui avait signalé aux Trois jeunes détectives que l'ancien comédien recherchait un perroquet auquel il tenait beaucoup. Les deux garçons étaient venus proposer leurs services à M. Fentriss, pour l'aider à retrouver l'oiseau disparu.

« Mazette ! fit Peter à voix basse. Un perroquet qui disparaît, je croyais que ce serait une affaire de tout repos. Et voilà ! Nous ne sommes pas plus tôt arrivés que les gens se mettent à pousser des cris terribles.

— Moi, répliqua Hannibal, je trouve que ce début est très prometteur. Approchons et voyons si nous pouvons porter secours à la personne en danger.

— Aucune envie d’approcher, répondit Peter. Cette maison m’a tout l’air du château de Barbe-Bleue.

— Excellente comparaison, commenta Hannibal. N’oublie pas de la signaler à Bob, pour qu’il la mentionne dans ses archives. »

Bob était le troisième jeune détective de l’agence ; il était chargé des archives et des recherches.

Sans qu’une feuille, sans qu’une fleur remuât, Hannibal Jones s’avança prudemment entre les buissons. De l’autre côté du sentier, Peter l’imita, bien à regret. Les garçons étaient arrivés à une trentaine de mètres de la maison lorsque, soudain, Peter se sentit saisi par la cheville et tomba à plat ventre. Plus il se débattait, plus la main invisible resserrait sa prise. Comble de frayeur, comme il était étendu le nez au sol, il ne pouvait même pas voir son agresseur.

« Babal ! haleta le jeune détective. Je suis prisonnier ! »

Malgré son tour de taille volumineux, Hannibal ne manquait pas d’agilité. Peter n’avait pas fini de parler que son ami avait déjà bondi par-dessus le sentier.

« Qui est-ce ? bégaya Peter. Est-ce un boa constricteur ? On s’attend à n’importe quoi dans ce jardin ! »

Hannibal prit l’air grave :

« Du courage, Peter. Tu as été capturé par un spécimen de *vitis vinifera* particulièrement redoutable.

— Sauve-moi, Babal ! Ne laisse pas ce vitis-je-ne-sais-pas-quoi me manger tout cru.

— J'ai mon couteau. Je te promets de faire ce qui est humainement possible pour te sauver. »

Hannibal tira de sa poche son couteau à huit lames, puis il saisit la jambe de Peter. Quelques coups de couteau, et Peter sentit l'étreinte de la *vitis vinifera* se relâcher. Libre, il bondit sur ses pieds et se retourna.

Derrière lui, Hannibal refermait son couteau. Une branche de vigne tranchée gisait au sol.

« Tu t'es pris le pied dans cette espèce de liane, qu'on appelle *vitis vinifera* en latin, expliqua Hannibal. Plus tu tirais en avant, plus elle te tirait en arrière. On peut dire que vous luttiez à armes égales puisque vous vous comportiez aussi stupidement l'un que l'autre : la vigne, parce qu'elle est inintelligente par essence, et toi, parce que tu laisses la panique entraver tes processus mentaux. »

Il arrivait souvent à Hannibal de s'exprimer dans ce langage recherché. Peter y était habitué.

« C'est vrai, reconnut-il, j'ai eu peur. Ça doit être ces cris qui m'ont rendu nerveux.

— La panique, reprit Hannibal, présente plus de danger que le danger lui-même. La panique détruit, dans l'individu, toute... Aaaaah ! »

Apparemment, Hannibal avait décidé de faire une démonstration de ce qu'il appelait panique. Les symptômes de l'épouvante s'étaient soudain répandus sur ses traits. Il avait pâli, ses yeux s'écarquillaient. La bouche grande ouverte, il semblait regarder un objet terrible placé derrière Peter.

« Tu es vraiment un acteur extraordinaire, Babal, remarqua le jeune détective. Je n'ai jamais vu personne imiter si bien la peur. Remarque que... que... »

Tout en parlant, il s'était retourné. Le souffle coupé, il venait d'apercevoir ce qu'Hannibal voyait déjà depuis quelques instants.

Un gros homme se tenait à deux pas des garçons, un imposant pistolet au poing.

D'épaisses lunettes lui faisaient des yeux plus gros que nature et comme phosphorescents, car la lumière du soleil que les verres réfléchissaient semblait jaillir d'eux. On aurait cru un énorme poisson dans un aquarium.

« Direction la maison, commanda le gros homme en brandissant son arme. Vous allez m'expliquer un peu ce que vous manigancez ici. En avant, marche ! »

La bouche sèche et le pied mal assuré, Peter et Babal remontèrent le sentier vers la vieille maison qui visiblement menaçait ruine.

« Je ne vous conseille pas d'essayer de vous sauver, les garçons, prévint l'homme. Vous le regretteriez.

— Ne cherche pas à fuir, Peter, souffla Hannibal. Ce serait la pire chose à faire. Nous devons expliquer à M. Fentriss que nous étions venus ici avec de bonnes intentions.

— Pour fuir, répliqua Peter, il faut avoir des jambes. De vraies. Les miennes sont en coton, du moins en ce moment. »

Crin, crin, faisaient les pas des garçons sur le gravier. Les pas du gros homme derrière eux rendaient un son beaucoup plus grave, que Peter trouvait passablement

inquiétant. Il se sentit presque soulagé lorsqu'ils eurent atteint la terrasse carrelée qui s'étendait devant la porte d'entrée.

« Maintenant, les garçons, vous allez ouvrir et entrer, dit l'homme. Rappelez-vous que j'ai le doigt sur la détente et de bons réflexes. Une fois entrés, tournez à droite. Passez dans le salon et asseyez-vous tout au fond. »

Hannibal tourna la poignée. La porte s'ouvrit lentement, sur un vestibule obscur.

Peter prit son courage à deux mains. Les deux garçons entrèrent, tournèrent à droite et se trouvèrent dans une vaste pièce, pleine de livres et de journaux jonchant des meubles anciens. Contre le mur du fond, se dressaient de hautes chaises de cuir. Les jeunes détectives s'assirent sur deux d'entre elles.

Le gros homme, entré derrière eux, les considéra avec satisfaction. Il souffla dans le canon de son pistolet, comme pour chasser un grain de poussière qui aurait pu gêner le passage d'une balle.

« Maintenant, déclara-t-il, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de m'expliquer pourquoi vous vous êtes introduits furtivement dans mon jardin.

— Nous avons l'intention de vous rendre visite, monsieur Fentriss, répondit Hannibal. Voyez-vous...

— Me rendre visite ! C'est pour cela que vous vous faufiliez comme des Indiens entre les palmiers ?

— Nous avons entendu quelqu'un crier au secours, reconnut Peter. C'est pour cela que nous avançons prudemment.

— Ha ! ha ! fit le gros homme. Vous auriez entendu quelqu'un crier au secours ?

— Monsieur Fentriss, reprit Hannibal, voici de quoi il s'agit : nous venons de la part de M. Hitchcock qui nous a dit que vous aviez perdu un perroquet et que la police ne faisait aucune recherche. Alors, comme nous sommes détectives, nous venons vous aider à retrouver votre oiseau. »

Mettant la main à la poche, Hannibal exhiba une des cartes professionnelles que les garçons s'étaient fabriquées.

« Hannibal Jones, c'est moi ! se présenta le détective en chef. Et voici mon adjoint, Peter Crentch.

— Hum ! fit l'homme en examinant la carte. Que signifient ces trois points d'interrogation ? Que vous doutez de vos propres capacités ? »

Question attendue. On la posait toujours. Décidément, Hannibal avait eu un trait de génie lorsqu'il avait pensé à utiliser ce symbole.

## **LES TROIS JEUNES DÉTECTIVES**

**DÉTECTION EN ? ? ? TOUT GENRE**

**DÉTECTIVE EN CHEF : HANNIBAL JONES**

**DÉTECTIVE ADJOINT : PETER CRENTCH**

**ARCHIVES ET RECHERCHES : BOB ANDY**

« Le point d'interrogation, expliqua-t-il doctement, est le symbole de l'énigme à résoudre, du mystère à percer. Or, résoudre les énigmes et percer les mystères, c'est notre métier. Voilà pourquoi le point d'interrogation est l'emblème des Trois jeunes détectives.

— Je vois, je vois, fit M. Fentriss en glissant la carte dans sa poche. Et vous étiez venus pour enquêter sur la disparition de mon perroquet ? Ouais. »

Il sourit. Le moral de Peter remonta aussitôt, mais pas pour longtemps.

« Quelle jolie histoire ! Et quel dommage que je n'y croie pas. Vous avez l'air de gentils garçons : vos parents vous regretteront. »

Sans trahir la moindre hâte, M. Fentriss prit un cigare dans sa poche et le planta entre ses dents. Puis il leva son pistolet, pressa la détente...

Il y eut un claquement. Une flamme bleue jaillit du canon de l'arme que le gros homme approcha de son cigare pour l'allumer. Il aspira un bon coup, éteignit la flamme et posa son pistolet sur une table.

« Mazette ! pensa Peter, ce n'était qu'un inoffensif briquet ! » Son sang, qui lui semblait figé dans ses veines, se remit à circuler librement.

« Félicitations, les garçons, dit M. Fentriss, l'air jovial. Vous avez brillamment réussi le petit examen auquel je vous ai soumis. J'ai essayé de vous faire peur, mais vous n'avez pas perdu la face. Permettez-moi de vous serrer la main. »

Il serra les mains des garçons à les écraser et leur fit quitter leurs chaises perchoirs.

« Je vais téléphoner à l'ami Alfred que, selon moi, vous valez beaucoup mieux que la plupart des garçons qui jouent aux détectives. Vous avez l'étoffe de professionnels.

— Si je comprends bien, reprit Hannibal, avec un calme apparent sous lequel Peter fut le seul à distinguer une indéniable agitation, vous voulez dire que M. Hitchcock vous a téléphoné que nous devions venir et que vous avez décidé de nous mettre à l'épreuve ?

— Tout juste, répondit le gros homme en se frottant les mains. Alfred m'a conseillé de vous préparer une petite surprise de ma façon. Mais je dois reconnaître que vous vous êtes comportés comme de grands chefs. Seulement, à mon grand regret, je n'ai pas d'énigme à vous offrir.

— Pas d'énigme ? s'étonna Peter. M. Hitchcock prétendait que vous vous désoliez pour votre perroquet perdu !

— Il est retrouvé, expliqua M. Fentriss. J'avais laissé une fenêtre ouverte et, ce matin, il est rentré. Ce cher Shakespeare, que de souci je me suis fait pour lui !

— Shakespeare ?

— Oui, il s'appelle William Shakespeare, comme l'écrivain.

— Mais... cet appel au secours ? demanda Peter. Il provenait de la maison.

— Évidemment ! J'ai appris à Shakespeare à jouer la comédie, il se jette contre les barreaux de sa cage et il crie : "Au secours, au secours" !

— Ça doit être très drôle, dit Hannibal. Est-ce que nous pourrions le voir ?

— Je regrette, répondit M. Fentriss. Shakespeare s'est mis dans un état de surexcitation tel que j'ai été obligé de recouvrir sa cage d'un tissu, ce qui le calme toujours. Mais si je le découvrais maintenant, il recommencerait.

— Alors, tant pis, monsieur Fentriss, dit Hannibal d'un ton déçu. Je regrette qu'il n'y ait pas d'enquête à faire, mais je suis content que vous ayez retrouvé votre perroquet.

— Merci, mon garçon, répondit l'homme. Je garde votre carte. Le premier mystère que je rencontre sur mon chemin est pour les Trois jeunes détectives. »

Il reconduisit les garçons jusqu'à la porte. Hannibal et Peter redescendirent le sentier à travers le jardin.

« Pas de chance, commenta Hannibal. L'affaire s'annonçait si bien : une maison solitaire, des appels au secours, un bonhomme sinistre... »

— Je me serais passé de tout ça, remarqua Peter. Le perroquet perdu, il ne m'en fallait pas plus.

— C'est peut-être toi qui as raison », reconnut Hannibal sans conviction.

Ils regagnèrent la rue – une rue d'un vieux quartier résidentiel de Hollywood, où la plupart des maisons étaient si vastes que leurs propriétaires ne pouvaient

plus les entretenir et qu'elles tombaient plus ou moins en ruine.

Une Rolls noire à dorures attendait au bord du trottoir : c'était celle qu'Hannibal avait à sa disposition pour trente jours, grâce à un prix gagné dans un concours.

Hannibal interpella Warrington, le chauffeur anglais.

« Il va falloir rentrer : M. Fentriss a retrouvé son perroquet.

— Très bien, monsieur Hannibal », répondit le chauffeur, pendant que les garçons grimpaient dans la luxueuse voiture.

Tandis que Warrington faisait demi-tour, Hannibal jetait un dernier coup d'œil au jardin de M. Fentriss. La végétation luxuriante dissimulait la maison.

« Peter, dit soudain Hannibal, observe bien ce que tu vois. Il y a quelque chose d'incongru.

— Que faut-il observer ? Le jardin ?

— Le jardin, l'allée, tout le paysage. Je sens qu'il y a quelque chose qui ne colle pas, mais je ne sais pas ce que c'est. »

Et Hannibal de se pincer la lèvre inférieure entre deux doigts, ce qu'il faisait toujours lorsqu'il réfléchissait sur un point difficile.

Peter, obéissant, observa le paysage. Il constata qu'un jardinier aurait eu fort à faire s'il avait dû remettre le jardin en état. Des branches de palmier, écrasées par une automobile passée récemment, jonchaient l'allée. Mais il n'y avait rien de bien singulier à cela.

« Je ne vois rien de particulier », annonça-t-il.

Hannibal ne l'écoutait pas. Il regardait maintenant par la lunette arrière, en se pinçant toujours la lèvre...

On roulait déjà depuis un bon moment lorsque, soudain, Hannibal se retourna.

« Warrington ! Il faut retourner là-bas ! Vite.

— Nous y retournons donc, monsieur Hannibal, répondit calmement le chauffeur en amorçant un demi-tour.

— Quelle mouche t'a piqué, Babal ? demanda Peter. Pourquoi faut-il que nous allions là-bas encore une fois ?

— Parce que j'ai trouvé ce qui ne collait pas. Aucun fil téléphonique n'aboutit à la maison de M. Fentriss.

— Aucun fil téléphonique n'aboutit... ? »

Peter ne voyait pas très clairement ce que voulait dire son compagnon.

« Oui. Il y a des fils électriques, mais pas de fils téléphoniques. Or, M. Fentriss nous a affirmé que M. Hitchcock l'avait prévenu de notre arrivée par téléphone. Il a donc menti, du moins sur ce point. Et probablement sur tous les autres.

— Pourquoi serait-il allé nous raconter des craques ? s'étonna Peter.

— Parce qu'il n'est pas M. Fentriss, répondit Hannibal. Le gros bonhomme n'est qu'un imposteur, c'est M. Fentriss que nous avons entendu crier au secours ! »

## 2

### Le perroquet bègue

La grande Rolls filait à toute allure. Un pâté de maisons la séparait encore du but, lorsque Peter et Hannibal virent une petite voiture noire, de marque étrangère, déboucher d'une allée et rouler à leur rencontre. Elle les croisa sans ralentir ; ils eurent à peine le temps d'apercevoir le conducteur, un gros homme, portant d'épaisses lunettes. Ils ne virent pas son visage car il avait la tête tournée de l'autre côté.

« C'est M. Fentriss ! s'écria Peter.

— Rectification : c'est l'homme qui s'est fait passer pour M. Fentriss. Warrington, ne le laissez pas nous semer. Suivons-le pour voir où il va.

— Bien, monsieur Hannibal. »

Le chauffeur freina et recommença les manœuvres du demi-tour. Peter regardait la rapide voiture noire d'un air de doute.

« Même si nous rattrapons le bonhomme, que pourrons-nous faire ? Officiellement, nous n'avons rien à lui reprocher. Et puis le vrai M. Fentriss a peut-être besoin de notre aide. »

Hannibal hésita, partagé entre le désir de filer l'imposteur et celui de porter secours à la victime.

« Tu as raison, décida-t-il enfin. Il faut d'abord aller voir si M. Fentriss n'est pas blessé. Continuez tout droit, Warrington. »

La Rolls atteignit bientôt l'allée d'où était sortie l'automobile noire, et s'y engagea. Après avoir contourné la maison de M. Fentriss, elle s'arrêta devant la façade arrière.

« Peter, demanda Hannibal, as-tu observé la voiture qui nous a croisés ? Comment était-elle ?

— Une Ranger de sport, à deux portes, avec une plaque d'immatriculation de Californie. Le numéro se termine par 13, c'est tout ce que j'ai eu le temps de voir.

— Et vous, Warrington, avez-vous une idée du numéro d'immatriculation ?

— Je regrette, monsieur Hannibal. J'ai simplement remarqué que le siège était en cuir rouge.

— Voilà déjà quelques éléments. Nous retrouverons le bonhomme et sa voiture plus tard. Pour l'instant, cherchons le vrai M. Fentriss. »

Les deux garçons venaient de descendre de voiture lorsqu'un nouveau cri parvint à leurs oreilles.

« Au secours ! Aidez-moi, je vais mou... »

La voix était faible et étouffée.

« Vite ! Il va mourir ! » cria Peter.

En trois enjambées, il atteignit la porte de derrière que, dans sa hâte, le gros homme avait laissée entrebâillée. Les garçons entrèrent et, lorsque leurs yeux se

furent accoutumés à l'obscurité, ils virent qu'ils se trouvaient dans le vestibule qu'ils connaissaient.

« Nous sommes déjà allés de ce côté-ci. Essayons l'autre ! » suggéra Hannibal.

Ils se précipitèrent donc dans un vaste salon, aux meubles lourds et anciens.

« Qui est là ? » fit une voix à peine perceptible et semblant appartenir à une plante grasse placée devant la fenêtre.

Peter y courut. Au pied de la plante gisait un homme, maigre et hagard, pieds et poings liés. Un bâillon fourré dans sa bouche l'étouffait à moitié.

« Ne craignez rien, monsieur Fentriss. Nous allons vous détacher tout de suite », dit Peter.

Comme le prisonnier avait déjà réussi à défaire partiellement son bâillon et que les nœuds qui retenaient ses liens n'étaient pas très serrés, les garçons n'eurent aucune peine à le délivrer complètement. S'appuyant sur leurs épaules, le malheureux clopina jusqu'au divan où il s'étendit.

« Merci, murmura-t-il. Dans un instant, j'aurai repris des forces. »

Hannibal, l'air grave, s'assit en face de M. Fentriss.

« Monsieur, dit-il, je pense que nous devrions appeler la police. »

L'homme ne parut pas ravi de l'idée.

« Oh ! non, fit-il. D'abord je n'ai même pas le téléphone. »

— Aucune importance. Nous avons un téléphone dans notre voiture.

— Ce n'est pas une raison, persista M. Fentriss en se soulevant sur un coude pour mieux voir ses jeunes visiteurs. Mais qui êtes-vous ? Comment se fait-il que vous vous soyez trouvés ici ? »

Hannibal lui tendit une de ses cartes professionnelles et expliqua qu'il venait de la part de M. Hitchcock.

« Je reconnais bien là la gentillesse d'Alfred, dit M. Fentriss.

— Êtes-vous certain que vous ne désirez pas que nous appelions la police ? insista Hannibal. Évidemment, pour votre perroquet disparu, les Trois jeunes détectives sont à votre disposition. Mais vous avez tout de même été attaqué, garrotté...

— Je serais enchanté de vous voir vous charger de l'affaire, répondit M. Fentriss. J'aurais mauvaise grâce à ne pas avoir confiance en vous après ce que vous avez fait pour moi. Quant à la police... J'y suis déjà allé et, comme j'insistais pour qu'on retrouvât mon perroquet, on m'a laissé entendre qu'on me soupçonnait d'avoir inventé toute cette histoire pour me faire de la publicité parce que je suis comédien.

— Je comprends, monsieur, dit Hannibal. Les policiers pourraient croire que vous prétendez avoir été attaqué, afin qu'on parle de vous dans les journaux.

— Précisément, mon garçon. Donc, pas de police. Promettez-moi que vous travaillerez seuls. »

Les garçons firent la promesse demandée. Puis Hannibal réclama tous les détails concernant la disparition du perroquet.

« Je lui suis très attaché, commença M. Fentriss. Je l'avais appelé Shakespeare en l'honneur d'un écrivain dont vous avez peut-être entendu parler.

— Bien sûr. C'est l'un des plus grands dramaturges de tous les temps. Il a vécu en Angleterre, à la fin du XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il a écrit une trentaine de pièces de théâtre, dont la plus célèbre est probablement *Hamlet*.

— Hamlet ! Que de fois ai-je joué ce rôle ! s'écria le vieil acteur en s'animant. Et avec quel succès ! »

Il pressa une main contre sa poitrine, étendit l'autre bras et prononça d'une voix funèbre :

« Être ou ne pas être : voilà la question ! »

Puis, se tournant vers les garçons, il expliqua :

« C'est un vers d'*Hamlet*. L'un des plus connus de toute l'œuvre de William Shakespeare. Mon perroquet le citait sans cesse.

— Votre perroquet citait Shakespeare ? s'étonna Peter. C'était donc un perroquet très cultivé !

— Certainement. Il avait même un accent britannique fort distingué, mais il avait aussi un défaut.

— Un défaut ?

— Le malheureux bégayait. Il disait : « Être ou ne pas être », et ensuite, au lieu de « voilà la question », il s'écriait : « Beaucoup de-de-de b-bruit pour rien ! », ce qui est le titre d'une autre pièce du même auteur. »

Les yeux brillants, Hannibal se tourna vers son ami :  
« As-tu jamais entendu parler d'un perroquet bègue, Peter ? Je sens que cette enquête ne sera pas ordinaire ! »

Peter le sentait également, mais il n'en était pas aussi enchanté qu'Hannibal.

Comme M. Fentriss reprenait progressivement des forces, le détective en chef put obtenir tous les détails qui lui étaient nécessaires. Le perroquet bègue n'appartenait au comédien que depuis trois semaines environ. Il avait été acheté à un marchand ambulancier, petit homme à l'accent mexicain, arrivé dans une carriole traînée par un âne.

« Comment se fait-il que ce marchand soit venu vous voir, monsieur ? »

— C'est Mlle Irma Waggoner qui me l'a envoyé. Elle habite dans le quartier. Elle lui avait déjà acheté un perroquet et, lorsqu'elle a appris qu'il en avait un qui citait Shakespeare, elle a pensé que cela m'intéresserait.

— Je vois, dit Hannibal en se pinçant la lèvre. Le métier de cet homme consiste-t-il à vendre des oiseaux ?

— Je n'en sais trop rien, reconnut M. Fentriss. Il n'y avait que deux cages dans sa carriole, ce jour-là : celle de Shakespeare, et puis celle d'un oiseau au plumage foncé et d'aspect assez terne. Le marchand prétendait que c'était un perroquet noir, très rare, mais que personne ne voulait le lui acheter à cause de son air maladif.

— Ce Mexicain vous a-t-il donné son nom ? Ou bien y avait-il un nom inscrit sur la carriole ?

— Non, répondit l'acteur en secouant la tête. L'homme était très mal habillé, il toussait beaucoup et il était visiblement pressé de vendre son perroquet. Je le lui ai acheté pour quinze dollars. Vous comprenez : personne n'en voulait parce qu'il bégayait.

— La carriole était une carriole ordinaire à deux roues ?

— Oui. Elle avait grand besoin d'une couche de peinture. L'âne s'appelait Pablo, si je ne me trompe. C'est tout ce que je peux vous dire.

— Tu penses qu'il avait volé les perroquets, Babal ? demanda Peter.

— Dans ce cas, il ne serait pas allé les vendre en pleine rue. Mais ce qui est certain, c'est que Shakespeare ne lui avait pas toujours appartenu.

— Pourquoi cela ?

— M. Fentriss vient de nous préciser que Shakespeare avait un accent britannique, et le marchand un accent mexicain.

— Tu as raison, reconnut Peter, vexé.

— Maintenant, monsieur Fentriss, parlez-nous de la disparition proprement dite.

— Il y a trois jours, je suis allé me promener, laissant ma porte et ma fenêtre ouvertes. Lorsque je suis rentré, Shakespeare avait disparu. Il y avait des traces de pneus dans mon allée : or, je ne possède pas de voiture. Il était donc clair pour moi que Shakespeare avait été enlevé. Et les policiers ont prétendu qu'il s'était certainement

envolé ! Avez-vous jamais entendu parler d'un perroquet qui s'envole et qui emporte sa cage avec lui ?

— Jamais, avoua Hannibal. Pourriez-vous maintenant, monsieur, nous retracer les événements d'aujourd'hui ? Quel rôle a joué le gros homme que nous avons aperçu ?

— Le rôle d'un coquin ! Il est venu me voir et il a commencé par me dire qu'il s'appelait l'inspecteur Claudius. Il se prétendait envoyé par la police. Il m'a posé à peu près les mêmes questions que vous, et je lui ai donné les mêmes réponses. Il m'a demandé si je connaissais quelqu'un qui aurait acheté un autre perroquet à ce marchand : je lui ai cité Mlle Waggoner.

« Il a paru très intéressé et m'a demandé ce que le perroquet disait quand il parlait. Je lui ai répondu : "Être ou ne pas être. Beaucoup de bruit pour rien." Il a semblé encore plus intéressé et il a tout noté.

— Vous ne lui avez pas raconté que Shakespeare bégayait ? questionna Peter.

— Pensez-vous ! À un policier ? Je craignais trop qu'il ne se moquât de moi.

— Et ensuite ? demanda Hannibal.

— Ensuite, il a voulu savoir si le marchand avait encore d'autres perroquets à vendre. Je lui ai parlé de cet oiseau noir à l'air malade. Alors ce Claudius s'est écrié : "C'est sûrement Barbenoire !" À ce moment, je commençais déjà à avoir des soupçons sur ce prétendu policier...

— Pardon de vous interrompre, monsieur Fentriss, fit Hannibal en jetant un coup d’œil sur ses notes. Pourriez-vous me décrire votre perroquet ?

— Il a la tête jaune et le corps bigarré.

— Merci. Que s’est-il passé ensuite ?

— Ensuite, je me suis redressé de toute ma hauteur (le vieux comédien joignit le geste à la parole) et j’ai dit à cet individu : “Vous n’êtes pas de la police. Je vous soupçonne d’être le coquin qui m’a volé mon Shakespeare. Rendez-le-moi immédiatement, ou il vous en cuira.”

— Et alors ?

— À ce moment, nous avons entendu du bruit à l’extérieur. M. Claudius a couru à la fenêtre : il a dû vous voir et penser que des policiers vous accompagnaient. Il s’est jeté sur moi et m’a maîtrisé malgré ma résistance. Ligoté, bâillonné, j’ai dû attendre que vous veniez me délivrer... Je dois vous dire que je ne comprends rien à cette histoire. Tout ce que je veux, c’est retrouver mon Shakespeare. Croyez-vous que vous y réussirez ?

— Les Trois jeunes détectives agiront au mieux de leurs possibilités », répondit gravement Hannibal.

Ayant pris congé, les deux garçons retournèrent à la voiture et trouvèrent Warrington en train de l’astiquer selon son habitude.

« À la maison, monsieur Hannibal ? demanda-t-il.

— À la maison, Warrington. »

Tandis que la Rolls redescendait l’allée, Hannibal se tourna vers son ami.

« Selon moi, dit-il, il est presque certain que ce Claudius a volé Shakespeare. Il sera revenu voir M. Fentriss pour lui soutirer des renseignements complémentaires. Donc, objectif n° 1 : retrouver Claudius.

— Pour ma part, je n’y tiens pas, répondit Peter. Ce Claudius m’a tout l’air de savoir se servir d’un vrai pistolet aussi bien que d’un faux. D’ailleurs, avec le peu d’indices que nous avons...

— Warrington, attention ! » interrompit Hannibal.

Avertissement inutile. Le chauffeur avait déjà vu la limousine grise qui remontait l’allée à tombeau ouvert. Un coup de volant jeta la Rolls dans un parterre de fleurs, tandis que, dans un grincement de freins, la limousine dérapait et s’arrêtait presque sur place.